8470471
Oa

ALFRED DESROCHERS

A L'OMBRE DE L'ORFORD

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

CENTRAL CIRCULATION AND BOOKSTACKS

The person borrowing this material is responsible for its renewal or return before the **Latest Date** stamped below. **You may be charged a minimum fee of $75.00 for each non-returned or lost item.**

Theft, mutilation, or defacement of library materials can be causes for student disciplinary action. All materials owned by the University of Illinois Library are the property of the State of Illinois and are protected by Article 16B of *Illinois Criminal Law and Procedure.*

TO RENEW, CALL (217) 333-8400.

University of Illinois Library at Urbana-Champaign

OCT 31 2004

When renewing by phone, write new due date below previous due date. L162

Alfred DesROCHERS
De la Société des Poètes C.-F.

A l'Ombre de l'Orford

Préface de M. Alphonse DESILETS

A SHERBROOKE,
Chez l'auteur, 20 rue Georges.

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lombredelorford00desr

A L'OMBRE DE L'ORFORD

DU MEME AUTEUR

L'OFFRANDE AUX VIERGES FOLLES, poèmes, 1928.
Collection des Cahiers Bleus, hors commerce. Epuisé.

Alfred DesROCHERS
De la Société des Poètes C.-F.

A l'Ombre de l'Orford

Préface de M. Alphonse DESILETS

"Il (Jean Rivard) savait qu'en arrière des paroisses qui bordent le beau et grand fleuve St-Laurent s'étendaient... les Cantons de l'Est... partie du Bas-Canada... excessivement intéressante, non seulement pour l'économiste, mais aussi pour l'artiste, le poète et le voyageur".

(A. GERIN-LAJOIE, *Jean Rivard, le Défricheur*).

A SHERBROOKE,
Chez l'auteur, 20 rue Georges.

B47D471
Oz

A M. Alphonse DESILETS,

Officier d'Académie, Président de la Société des Poètes, dont les conseils et les encouragements m'ont été d'une grande aide.

Le livre que voici n'est l'œuvre d'un artiste:
C'est tout au plus un humble ouvrage d'artisan,
A qui mieux eut valu de rester paysan,
Comme le furent tous ceux-là par qui j'existe.

Le rythme de ces vers est si lourd qu'il m'attriste
Et j'ai su le frisson du doute en les faisant;
Tels quels, pourtant, je vous les offre, en m'excusant
Que si peu de la force ancestrale y subsiste.

N'importe! J'eus l'espoir dont vécurent les miens,
De laisser en mourant, moi-même, quelques biens
Et l'honneur de garder vaillante leur lignée;

Trop faible pour ouvrer comme eux un sol nouveau,
J'ai mis leur conscience et leur âme acharnée,
A modeler le rêve obscur de mon cerveau.

PREFACE

Le vent qui souffle de l'Est à l'Ouest,
et qui pousse devant lui le troupeau des nuages,
nous jette en son parcours un peu de la rumeur
qui monte des pays effleurés par son aile.

Ainsi pour le poète, dont les chants sont l'écho
harmonieux et tendre ou vengeur et colère
des races et des siècles; ainsi dans ses poèmes
nous pouvons reconnaître l'accent de nos aïeux,
la sève de nos terroirs...

Le livre que voici exprime sans recherche,
dans la langue native du poète qui nous l'offre,
la pensée fruste encor, mais robuste et vivace,
de dix générations enracinées au sol.

C'est le rêve poursuivi, dans le temps et l'espace,
c'est l'émoi contenu et l'élan réprimé;
c'est l'éternelle poésie des âmes encloses
qui devait à la fin s'extérioriser
par la voix plus distincte d'un hardi descendant.

Car tout poète vient en ce monde, nanti
de legs héréditaires où sont accumulés
des trésors d'énergie, excès d'indifférence,
réserves d'idéal, abîmes de fatalisme.
Et lorsqu'il nous découvre une partie de son cœur
c'est tout un monde qui vibre en lui.

En lisant les poèmes d'Alfred DesRochers
on éprouve des frissons dont le mystérieux ressort
n'est ni dans la magie des mots ni des pensées,
mais dans un fluide dont s'électrisent tous les pôles
contradictoires ou concordants.

Du fond des lacs stagnants, du sein des bois épais,
et jusques au sommet des pics audacieux,
il aura entendu la plainte ou la chanson
que la Nature émet et que l'homme interprète
mieux que l'arbre et la bête. A travers son pays,
il va, sans cesse ému de la grandeur des choses.

Il voit, écoute et dit ce que le Vent raconte,
Voix des quatre saisons, bruits rythmés de la plaine,
rumeurs confuses des cités, sons étouffés des caches humaines,
rien n'échappe à l'oreille attentive du poète.
Et lorsqu'il nous traduit l'universel émoi
il est le haut-parleur par où s'exprime à l'homme
le vrai qui réconforte ou bien qui désenchante.

Le poète que voici expliquera le sens
troublant du symbolisme dont s'affublent, en nos temps,
la croyance et l'espoir, l'ambition, le désir,
et la faim et la soif, le génie, la folie,
la lutte et la victoire, la défaite et la chute,
la force et la faiblesse. Il fouille le passé,
regarde le présent et sonde l'avenir.
L'histoire et la légende ne sont plus qu'incidences
aux angles où se rencontrent les générations
dont les idées s'en vont vers d'autres trajectoires.
Son rêve idéalise la vérité qu'il sait.
Car c'est d'illusion que le monde se nourrit;
la vie en est peuplée. D'autres poètes l'ont dit:
"l'arbre de vérité ne croît que sur la tombe..."

C'est d'avoir entendu la voix de ses aïeux
que DesRochers fut poète. Qu'il offre sa pensée
et son sang comme une huile aux pieds des Vierges Folles,
ou qu'il chante et qu'il pleure sur la cendre et les glaces
de sa patrie perdue, il ne fait que poursuivre
l'éternelle mélopée des voix qui sont en nous:

"……Je suis comme le hêtre
"Dont la sève a tari sans qu'il soit dépouillé;
"Et c'est de désirs morts que je suis enfeuillé..."

Sur les espoirs défunts, ce poète a bâti
le phare ardent du rêve qui hante un cœur humain.
Il sent que l'infini le tourmente et l'appelle.
Et de cette lumière éparse emmi ses jours
il fleurit chaque instant et nimbe toutes choses.
C'est pourquoi il s'arrête en face des spectacles
que la Nature étale:

"Aux pays montueux où les érables-franches
"Ont les cinq pointes des étoiles dans leurs branches".

Pour lui, et pour quiconque en pénètre le sens,
une immatérielle beauté remplit le monde.
C'est de cette féerie universellement
prolongée qu'il repaît son désir indompté,
son attente infinie, son regret superflu.
Toute cette beauté, toute cette bonté,
est un don paternel et souverain de Dieu.
DesRochers, dont la foi est vive comme en Verlaine,
s'agenouille parfois et la prière est simple
et touchante qui monte, de son cœur de poète
vers la seule Justice et la seule Vérité:

"Je ne suis qu'un enfant qui commence à comprendre,
"Dont le pas est peu sûr encore et dont la voix
"Ne sait pas exprimer ce que je sens et vois,
"Qui, croyant dire un mot d'amour, dit un blasphème;
"Mais, je suis votre fils, Seigneur, et je vous aime,
"Et vous êtes toujours prêt à me pardonner..."

Ceux qui liront ces pages, d'une âme calme et droite,
ne pourront se défendre d'une onction profonde
que, seul, fait naître en nous le Poète inspiré.

Alphonse DESILETS.

LE CYCLE DES BOIS ET DES CHAMPS

LIMINAIRE

Je suis un fils déchu de race surhumaine,
Race de violents, de forts, de hasardeux,
Et j'ai le mal du pays neuf, que je tiens d'eux,
Quand viennent les jours gris que septembre ramène.

Tout le passé brutal de ces coureurs des bois:
Chasseurs, trappeurs, scieurs de long, flotteurs de cages,
Marchands aventuriers ou travailleurs à gages,
M'ordonne d'émigrer par en haut pour cinq mois.

Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres;
J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs,
Qu'ils parcouraient, nimbés de souffles d'ouragans,
Et j'abhorre comme eux la contrainte des maîtres.

Quand s'abattait sur eux l'orage des fléaux,
Ils maudissaient le val, ils maudissaient la plaine,
Ils maudissaient les loups qui les privaient de laine:
Leurs malédictions engourdissaient leurs maux.

Mais quand le souvenir de l'épouse lointaine
Secouait brusquement les sites devant eux,
Du revers de leur manche, ils s'essuyaient les yeux
Et leur bouche entonnait: "A la claire Fontaine"...

Ils l'ont si bien redite aux échos des forêts,
Cette chanson naïve où le rossignol chante,
Sur la plus haute branche, une chanson touchante,
Qu'elle se mêle à mes pensers les plus secrets:

Si je courbe le dos sous d'invisibles charges,
Dans l'âcre brouhaha de départs oppressants,
Et si, devant l'obstacle ou le lien, je sens
Le frisson batailleur qui crispait leurs poings larges;

Si d'eux, qui n'ont jamais connu le désespoir,
Qui sont morts en rêvant d'asservir la nature,
Je tiens ce maladif instinct de l'aventure,
Dont je suis quelquefois tout envoûté, le soir;

Par nos ans sans vigueur, je suis comme le hêtre
Dont la sève a tari sans qu'il soit dépouillé,
Et c'est de désirs morts que je suis enfeuillé,
Quand je rêve d'aller comme allait mon ancêtre;

Mais les mots indistincts que profère ma voix
Sont encore: un rosier, une source, un branchage,
Un chêne, un rossignol parmi le clair feuillage,
Et comme au temps de mon aïeul, coureur des bois,

Ma joie ou ma douleur chantent le paysage.

LA NAISSANCE DE LA CHANSON

"City-Hôtel". — Sur la "Totrôde". — L'Arrivée. — Le Souper. — L'Abattage. — Le "Snobbage". — Dimanche après-midi. — Le Dégel. — La Débâcle. — L'Embâcle. — Dans le Brouillard. — Campement de Nuit. — La Sortie. — Dernier Couplet.

LA NAISSANCE DE LA CHANSON

I

"Nous n'irons plus voir nos blondes".

Le sac au dos, vêtus d'un rouge mackinaw,
Le jarret musculeux étranglé dans la botte,
Les "Shantymen" partants s'offrent une ribote,
Avant d'aller passer l'hiver à Malvina.

Dans le bar, aux vitraux orange et pimbina,
Un rayon de soleil oblique, qui clignote,
Dore les appui-corps nickelés, où s'accote
En pleurant, un gaillard que le gin chagrina.

Les vieux ont le ton haut et le rire sonore,
Et chantent des refrains grassouillets de folklore;
Mais un nouveau, trouvant ce bruit intimidant,

S'imagine le camp isolé des Van Dyke,
Et sirote un demi-schooner, en regardant
Les danseuses sourire aux affiches de laque.

II

Viens-t'en vit' syndic et civique,
Viens-t'en vit' syndic et morpions.

Lançant à plein gosier leurs chansons de jargon,
La voix toute éraillée encore de la veille,
Les gars, ayant vidé leur dernière bouteille,
S'alignent, deux à deux, derrière le fourgon.

L'alcool veine leur teint hâlé de sang-dragon;
Et seul sobre de tous, pendant qu'on appareille,
Le roulier, son vieux feutre enfoncé sur l'oreille,
Examine sa charge, en juronnant, bougon.

Mais lorsque le convoi parvient à la savane,
Les chants cessent; muet, on suit la caravane,
Sur le chemin pavé de pierre et de cotrets;

Et le clapotement des moyeux et des jantes
Emplit d'une rumeur marine les forêts
Où circule un relent de mares croupissantes.

III

"Dans les chantiers, nous hivernerons".

On a marché longtemps, des milles, et voici
Que le soleil disperse une clarté moins chaude;
Car l'ombre d'une nuit sans lune, déjà rôde,
Par deçà l'horizon de l'est qu'elle étrécit.

On approche. Le frêne au feuillage éclairci
Remplace le sapin le long de la "Totrôde".
La sueur a bouffi la figure rougeaude
Des hommes harassés dont le pas s'accourcit.

Enfin, on aperçoit le camp, dans la clairière,
Avec son filet droit de fumée à l'arrière,
Parmi le tournoiement des feuilles en langueur;

Et pendant qu'on avance, à travers les arbustes,
Pour montrer qu'on arrive encor plein de vigueur,
D'un accord instinctif se cambrent tous les bustes.

IV

"Mangeant des pois, des fèves, du lard salé".

Les bûcherons lassés sont revenus au camp,
Et se lavent, à même un demi-tonneau sale,
Qui, près de la chaudière à boire et la timbale,
Juche sur un trépied verdâtre et trébuchant.

Malgré l'ampleur du crépuscule coruscant,
L'ombre jusqu'à mi-corps dans la pièce s'étale,
Où la clarté du soir pénètre, horizontale,
Par l'unique fenêtre oblongue du couchant.

La manche retroussée, et couvert de farine,
Le cuisinier s'agite au fond de la cantine
Qu'éclairent les reflets d'un "coleman" blafard;

Et parmi l'assemblée aux gestes économes,
Des senteurs de sapin et de fèves au lard
Se mêlent au relent âcre qui sourd des hommes.

V

"Les maringouins nous mangent
Vous m'entendez bien".

Par cet avant-midi d'octobre, au ciel trop haut,
Un soleil de juillet surplombe les clairières;
Un brouillard court et dru monte des sapinières,
Où la chaleur tardive éveille le brûlot.

Le moindre son soulève un innombrable écho:
Rumeur sans fin, mêlant les clameurs familières
Que lancent les hâleurs pris dans les fondrières,
Au toc-toc d'un pivert picotant un chicot.

De temps en temps, un coup de foudre emplit l'espace.
C'est un pin qui s'abat devant l'homme rapace,
Avec un bruit de grêle et de vent sur les toits;

Un maigre bûcheron, près du géant, ahanne
Et foule, indifférent, la mousse du sous-bois
Où s'effilochent des fils d'or de savoyane.

VI

"Quand on pass' l'hiver à "snobber",
On sait comment s'grouiller les pieds".

Le soleil, au couchant, sombre comme à regret,
A travers l'ondoiement du jour qui s'oblitère;
Un frisson cru remplit le sous-bois solitaire
Où courent des chemins de lièvres, en lacet.

Cette fin de journée éblouit la forêt
D'un étincellement qui recouvre la terre,
Mais çà et là, tachant le paysage austère,
L'humus, sous les massifs de sapin, apparaît.

De la colline, par le sentier de halage,
Lentement, vers le camp descend un attelage
Par l'ombre et la sueur de brume enveloppé,

Tandis que sur la cîme, au milieu du ciel rose,
Le pied gauche appuyé sur un tronc frais-coupé,
S'arc-boute le "snobbeur" dans une apothéose.

VII

'Voilà le 15 de mars qu'est betot arrivé".

La gaîté d'un départ proche assouplit la voix
Des nouveaux de l'année et des vieux de la vieille,
Car le croassement aigu d'une corneille
A brisé, ce matin, le silence des bois.

La rumeur que fait l'eau dégouttante des toits,
Au murmure enrhumé des cascades pareille,
Avive le désir des retours, qui sommeille
Au cœur des bûcherons, depuis près de cinq mois.

Ils sont debout, montrant le poil de leur poitrine,
Par l'entrebaillement du col de leur bougrine,
Entassés dans la porte étroite du chantier,

Et le soleil de mars, sans répit, désagrège
Les ourlets de festons que le vent de janvier
Appendit aux rebords sveltes des bancs de neige.

VIII

"Faut aller à la "drave", dans ces bois éloignés".

On ne distingue plus le sol d'avec le ciel,
Tant la nuit sur les bois appuie une ombre opaque;
Une pluie indolente et verticale laque
Les arbres par ce soir précurseur du dégel.

Sale, gluant et granulé comme un vieux miel,
Le verglas détrempé recèle mainte flaque,
Au loin, sur les cours d'eau gonflés, la glace craque
En un bourdonnement presque continuel.

Les hommes, dans le camp, se parlent peu; l'air grave,
Ils songent qu'il leur faut entreprendre la "drave",
Avec ses jours sans halte et ses nuits sans dormir;

Et chacun, dans son cœur, sans que rien lui réponde,
Se demande, s'il doit craindre ou se réjouir,
Tant sont proches la peine et le retour au monde.

IX

V'la l'bon vent, v'la l'joli vent.

Culbutés par l'essor large et bleu du chenal,
Des enchevêtrements de glaces, sur les rives,
S'empilent, ça et là, dans les anses déclives,
Où parmi leurs monceaux l'eau se fraye un canal,

Tout s'anime. L'éclat du soleil matinal
Unit à la clameur grasseyante des grives
Le ronron libéré que font les sources vives,
Tandis qu'un vent de l'ouest assèche l'air vernal.

Les draveurs vont ouvrir la saison du flottage.
Sur la berge, où la coupe hivernale, s'étage,
Ils vont, viennent, dressant des traveteaux en rang;

Puis, quand, avec fracas, déboulent pins et pruches,
Ils regardent, muets et badauds, le courant
Happer le plongeon sourd et tournoyant des bûches.

X

C'est par un beau dimanche après-midi
Qu'en d'sour d'un "jam", j'me suis coulé...

En vain, depuis deux jours, le courant, comme un soc,
S'aheurte au terne amas de glace mi-fondue;
La gorge accore et courbe, en dépit de la crue,
A retenu l'embâcle entre ses murs de roc.

Maintenant, il en faut désagréger le bloc,
Car la "drave" en amont, s'en vient, rapide et drue,
Et mainte bûche, sur les bords, sera perdue,
Avant que le barrage ait cédé sous le choc.

A l'aide des leviers à pique et de la hache,
On pratique une abée où le flot gicle et crache,
Avec un fracas sourd noyé dans les remous;

Et l'éclat du soleil que la brume réfracte,
Surgie au tourbillon de l'eau sur les cailloux,
Double d'un arc-en-ciel l'arc de la cataracte.

XI

Quand ça vient sur le printemps
Chacun craint le mauvais temps.

Une neige gluante et large tourne au vent,
Qui raidit le visage et qui donne l'onglée;
Sans aube, sur un ciel sali de giboulée,
Un jour terne d'avril s'élargit au levant.

Mais déjà les "draveurs" sont à l'œuvre, suivant
Les flottages épars qui passent d'affilée,
Et plus d'un, perdant pied, glisse, et, dans l'eau gelée,
S'enfonce et disparaît jusqu'à mi-corps, souvent.

Dans leur vareuse, enduite d'huile de lin crue,
Harassés, grelottants, ils combattent la crue
Et repoussent sans fin, d'un geste machinal,

L'amoncellement dru des bûches, vers la rive,
Tandis que tournoyant dans le libre chenal,
S'en vont des nénufars de neige, à la dérive.

XII

Beau St-François, les feux du soir
Nous guid'ront sur ton rivag' noir.

Les "draveurs" sur la berge ont dressé le bivouac
Et se sèchent autour du feu; leur silhouette
S'étend jusqu'au massif de cèdre et d'épinette
Dont l'ombre, derrière eux, se ferme en cul-de-sac.

La nuit, depuis longtemps, plane au-dessus du lac;
L'air est très vif, et les étoiles, qu'un vent fouette,
Répandent sur les bois une clarté fluette;
Les lames, sourdement, clapotent sur un bac.

On parle peu, fourbu qu'on est de la journée,
Les uns déjà couchés, la figure tournée
Vers la forêt, où luit le tronc blanc d'un bouleau;

Et sous les jeux du vent et du feu qui vacille,
D'un bord à l'autre bord se reflète dans l'eau,
Un ciel serein rayé d'un éclair immobile.

XIII

A courir les auberges
Son argent avait tout passé.

La saison du flottage est close. Les draveurs
Ont reçu leurs jetons de paye, et vers la ville,
A travers la forêt, se dirigent en file,
Leurs corps puissants brûlés de farouches ferveurs.

Leurs grands regards naïfs prennent des airs rêveurs,
Quand au sortir du bois, la forme se profile
Au loin, de la taverne où déjà se faufile
Un groupe turbulent d'invétérés buveurs.

Mais après qu'ils se sont offerts maintes rasades,
Quand vient temps de payer plusieurs semblent maussades
De céder leur argent péniblement gagné;

Et des larmes d'alcool embuant leur paupière,
Ils parlent de la ferme où durent s'échiner,
Tout l'hiver, les enfants mal vêtus et leur mère.

XIV

La chanson y a été composée
Par un homme de ces chantiers.

Et maintenant, benoît lecteur de ces sonnets,
Que j'ouvrai d'une main moins sûre que hardie,
Si j'y pêche parfois contre la prosodie,
Je te parle, du moins, de gens que je connais.

Avec eux j'ai peiné du temps que je menais
Leur vie aventureuse et dure, et je dédie
Ces vers, où la senteur des forêts irradie,
A tous les bûcherons avec qui j'hivernais.

J'ai tenté d'évoquer le spectacle et le site
Dont s'inspira jadis la chanson que je cite
Et que dans les chantiers j'ai chantée autrefois:

Comme ce compagnon d'antan, qui, dans ses veilles,
Ancien navigateur échoué dans les bois,
S'amusait à bâtir des trois-mâts—en bouteilles.

A L'OMBRE DE L'ORFORD

AU TEMPS: *Des Clôtures. — De la Mise au Pacage. — Du Labour.— Du Dérochage. — Des Semences. — De l'Abatis. — De la Corvée. — De la Traite des Vaches. — Des Foins. — Des Récoltes. — De la Chasse. — Des Pommes de Terre. — Du Battage. — Des Boucheries.*

A L'OMBRE DE L'ORFORD

I

Les champs ont, ce matin, l'air de toiles écrues,
Tant le printemps verdit le chaume, à mon réveil.
Au trécarré, juchés sur un fruste appareil,
Deux gars relèvent les clôtures abattues.

Au double ahan de leur haleine, les massues,
Tournant dans l'air qu'emplit la clarté du soleil,
Retombent sur les pieux avec un bruit pareil
A celui de la glace éclatant sous les crues.

Demain, l'enclos sera prêt pour les bestiaux,
Tandis que, sans repos, ces hommes grands et beaux,
Tendront sur un travail neuf, leurs épaules fortes.

Et je songe, en voyant ces êtres surhumains,
Qu'à d'utiles labeurs ne servent pas mes mains
—Mes mains où j'aperçois des callosités mortes.

II

Le paisible sanglot que pleurent les cascades,
S'écroulant au travers de rocs, dans le lointain,
Répand, en se mêlant aux rumeurs du matin,
Un bruit inachevé de vagues dans les rades.

Comme ivres de clarté, d'espace et de gambades,
Les taures, que l'hiver à l'étable retint,
Courent dans le pacage et l'air libre et l'instinct,
L'arrière-train tordu d'inégales ruades.

La vie ardente au cœur des êtres m'éblouit;
Mais l'éternel frisson qui me semble inoui,
Sur ma chair faible allongera son tentacule,

Quand l'heure du silence obscur et du repos
Viendra sur la campagne, avec le crépuscule,
Parmi les meuglements effarés des troupeaux.

III

Le clair après-midi vers l'occident s'incline
Et l'ombre, au gré du vent, sous les arbres, s'ébat,
Cependant qu'éventrant la tourbe qu'il rabat,
Le coutre met à nu la gelée hyaline.

L'argile retournée, au bas de la colline,
Parmi le chaume étend ses nuances tabac,
Et la forêt, sur qui le jour vernal tomba,
Entremêle à ce brun des teintes de sanguine.

Une corneille, en tournoyant, descend parfois,
Qui vient d'apercevoir, dans les sillons étroits,
L'éclair d'un ver de terre auprès de l'herbe écrue,

Et quand le laboureur, là-bas, près d'un ormeau,
Fait retourner son attelage, la charrue
Emet un reflet bleu comme un col d'étourneau.

IV

Sur la lividité de l'aube printanière
Qu'assombrissent la pluie imminente et l'embrun,
Les forêts de sapin se découpent en brun,
Continuant l'argile ouverte de la terre.

Malgré l'humidité qui moisit l'atmosphère,
Les hommes au travail déjà s'en vont—à jeun,
Car il faut profiter du moment opportun
Pour dérocher les champs neufs qu'encombre la pierre.

Sur un "fond-plat" traîné par de lourds percherons,
Ils jettent les cailloux découverts des sillons,
Et vont, cassés aux reins, les pieds massifs de glaise;

Et parfois, l'un d'entre eux, lâchant son faix visqueux,
Comme un ressort brisé jaillit de sa mortaise,
Dresse en arc ogival son torse musculeux.

V

La pluie intermittente et le soleil propice,
Donnent le gage d'une heureuse semaison,
Et dans les prés parturiants, la frondaison,
De récolte abondante, est prometteur indice.

Le printemps, comme un peintre ébauchant une esquisse,
Sur le chaume incolore étale son gazon
Déjà le paysan suppute, en sa maison,
Avant de s'endormir, son futur bénéfice.

La lune mollement déverse sur le champ
La timide clarté de son rayon penchant;
Les étoiles ont l'air de lampes presque éteintes.

Demain, couvrant le grain à la rosée uni,
Où l'argile et la glaise entremêlaient leurs teintes,
La herse effritera, dans l'aube, un sol terni.

VI

Dans l'air compact et lourd qu'une brise fragmente
Des senteurs de fumée âcre d'herbe et de bois
Montent des abatis "tassés" depuis des mois,
Tandis qu'à l'orient déferle la "brunante".

Des éclairs de chaleur: la pluie est imminente;
Un nuage gluant se traîne au ras des toits;
Dans le pacage herbu, vers l'étable, parfois,
Le muffle horizontal, un taureau se lamente.

Les flammèches des feux s'élancent d'un vol court,
Et des moustiques papillonnent tout autour;
Une voiture au loin sanglote sur la route...

Sa pipe culottée aux lèvres, l'habitant,
Accoté sur l'enclos, devant sa porte, écoute
Dans le calme du soir vrombir l'engoulevent.

VII

Tout le jour, les marteaux, heurtant le colombage
Qu'on liait à la poutre ou bien aux soliveaux,
Ont rempli de fracas l'écho des rangs nouveaux,
Mais voici que la nuit hors des bois se propage.

Elle vient en silence, avec son équipage
D'ombre longue. On a fait le plus gros des travaux
Et les colons lassés puisent dans des cuveaux
La bière de corvée avec rire et tapage.

Sur le fond obscurci du ciel, à l'orient,
La charpente a l'aspect d'un squelette géant
Que la mort décharna sans qu'elle put l'abattre;

Car, andouiller moisi qui brave encor l'affront,
Pointé vers l'ennemi qu'il faut toujours combattre,
Un sapin se dessèche au sommet d'un chevron.

VIII

Le jappement d'un chien résonne dans la combe
Dont le troupeau chercha la fraîcheur, tout le jour;
Maintenant, à la file, il s'en va d'un pas lourd,
Vers l'enclos de la traite avant que le soir tombe.

Branlant leur ventre bas que la pâture bombe,
Les vaches, lentement, s'alignent dans la cour
Où s'agite une fille au robuste contour,
Que l'ombre d'un bosquet de peupliers surplombe.

Parfois un vent léger circule par le val,
Et dans un friselis, le ciel occidental
S'éparpille au feuillage intermittent d'un tremble,

Tandis que, monotone, au fond du seau de bois,
La rumeur, en tombant, que fait le lait, ressemble
Au sifflement du vent oblique sur les toits.

IX

L'odeur des foins coupés alourdit l'atmosphère
Du matin, empêtré, ça et là, de brouillards;
La prairie est déjà pleine d'oiseaux criards;
Entre les monts de l'est sourd un rouge hémisphère.

La rosée étincelle à l'aurore, et confère
Aux toiles d'araignée un lacis de brocarts;
Le soleil s'est hissé maintenant aux trois quarts;
Un coq, dans une cour lointaine, vocifère.

Le grelot d'une vache au pacage, engourdi,
Sonne dans la clarté laiteuse qui grandit;
Partout l'activité des êtres se résume;

Et déjà l'on entend, préludant aux travaux,
Parmi des tintements d'angelus, dans la brume,
Le crissage alternant du silex sur les faux.

X

C'est un midi du mois où va naître l'automne:
Septembre. Le soleil indistinct garde encor
Sa chaleur verticale et son visage d'or,
Mais déjà la fraîcheur des ombrages détonne.

Les blés donnent aux champs du sommeil monotone
Qu'ont les maturités paisibles et la mort,
Mais, parfois, une brise y fait de bord en bord
Rouler un ondoiement de golfe qui moutonne.

L'heure a l'envoûtement de parfums endormeurs;
La langueur des échos prolonge les rumeurs
Que soulève la vie humaine des vallées;

On dirait qu'une brise invisible emplit l'air,
Tant—venu des lointains que bordent des allées—
L'aigre crépitement des lieuses est clair.

XI

C'est l'heure où le chevreuil vient boire à la rivière.
Le couchant, au milieu de l'horizon transi,
Fleuve d'or et de sang que la nuit rétrécit,
Dévale de l'Orford vers l'abîme polaire.

Le chasseur, à l'affût, au bord d'une clairière,
Aplati dans le foin-bleu que l'été roussit,
L'œil seul mobile, ayant épaulé son fusil,
Vise un vieux mâle qui galope à la lisière.

Soudain, un coup de feu corrompt l'air forestier;
L'animal, détendu, croule dans le sentier,
Vibrant, le cœur brûlé, dans le soir qui l'embaume;

Et là-bas, aux confins des lointains éclatants,
Entre le ciel de pourpre et la terre de chaume,
Les bois sont mouchetés de roux, comme au printemps.

XII

Le soir et sa fraîcheur envahissent le plaine,
Et l'automne prodigue éparpille son or
Sur le sol, sur les bois, sur le ciel. Le décor
Etale une splendeur féerique, surhumaine.

Rompus par leur travail pénible, à bout d'haleine,
Les paysans, sentant fléchir leur torse fort,
S'en reviennent des champs, dans l'ombre de l'Orford,
Et la sueur raidit leur chemise de laine.

Ils s'avancent d'un pas machinal et ployé,
Abrutis par le jour qu'ils durent employer
A cueillir des navets et des pommes de terre;

Le cuir de leur visage, où les sourcils arqués
Abritent d'un poil rude et jaune la paupière,
Est ridé comme l'eau des remous près des quais.

XIII

Une senteur de cendre imbibée et de suie,
Mêlant son relent âcre aux fraîcheurs du matin,
Monte des abatis fumeux, dans un lointain
Que voile l'horizon, rapproché par la pluie.

Dans sa grange, déjà le paysan déplie,
Avec un geste automatique de pantin,
Son rythmique fléau sur le pesat châtain,
Parmi l'obscurité dont l'aire est envahie.

Le battoir qui s'abat d'un heurt égal et sourd,
Martelle la montée indistincte du jour;
La bruine incessante humecte l'atmosphère.

On croit ouir, quand sur le toit la bise geint,
Les lamentations des morts du cimetière,
Tant cet air de novembre est de tristesse empreint.

XIV

Pressentant que sur lui plane l'heure fatale,
L'Yorkshire dont le groin se retrousse en sabot,
Evite le garçon, d'un brusque soubresaut,
Et piétine énervé le pesat de sa stalle.

Il éternue un grognement parmi la bale,
Quand un câble brûlant se serre sur sa peau.
Ses oreilles, qu'il courbe en cuillères à pot
Surplombent ses yeux bruns où la frayeur s'étale.

On le traîne au grand jour de soleil ébloui;
Et le porc sent le sol se dérober sous lui,
Lorsque la lame au cœur lui pénètre: il s'affaisse

Puis se dresse, et son rauque appel, alors qu'il meurt,
Répand sur la campagne une telle tristesse,
Qu'un hurlement de chien se mêle à sa clameur.

HYMNE AU VENT DU NORD

HYMNE AU VENT DU NORD

O Vent du Nord, vent de chez-nous, vent de féerie,
Qui vas surtout la nuit, pour que la poudrerie,
Quand le soleil, vers d'autres cieux, a pris son vol,
Allonge sa clarté laiteuse à fleur de sol;
O monstre de l'azur farouche, dont les râles
Nous émeuvent autant que, dans les cathédrales,
Le cri d'une trompette aux Elévations;
Aigle étourdi d'avoir erré sur les Hudsons,
Parmi les grognements baveux des ours polaires;
Sublime aventurier des espaces stellaires,
Où tu chasses l'odeur du crime pestilent;
O toi, dont la clameur effare un continent
Et dont le souffle immense ébranle les étoiles;
Toi qui déchires les forêts comme des toiles;
Vandale et modeleur de sites éblouis
Qui donnent des splendeurs d'astres à mon pays,
Je chanterai ton cœur que nul ne veut comprendre.

C'est toi qui de blancheur enveloppes la cendre,
Pour que le souvenir sinistre du charnier
Ne s'avive en notre âme, ô vent calomnié!

Ta force immarcessible ignore les traîtrises:
Tu n'as pas la langueur énervante des brises
Qui nous viennent, avec la fièvre, d'Orient,
Et qui nous voient mourir par elle, en souriant;
Tu n'es pas le cyclone énorme des Tropiques,
Qui mêle à l'eau des puits des vagues d'Atlantiques,
Et dont le souffle rauque est issu des volcans;
Comme le siroco, ce bâtard d'ouragans,
Qui vient on ne sait d'où, qui se perd dans l'espace,
Tu n'ensanglantes pas les abords de ta trace;
Tu n'as jamais besoin, comme le vent d'été,
De sentir le tonnerre en laisse à ton côté,
Pour aboyer la foudre, en clamant ta venue.

O vent épique, peintre inoui de la nue,
Lorsque tu dois venir, tu jettes sur les cieux,
Au-dessus des sommets du nord vertigineux,
Le signe avant-coureur de ton âme loyale:
Un éblouissement d'aurore boréale.

Et tu nous viens alors. Malheur au voyageur,
Qui n'a pas entendu l'appel avertisseur!

Car toi, qui dois passer pour assainir le monde,
Tu ne peux ralentir ta marche une seconde:
Ton bras-cohorte étreint l'infortuné marcheur;
Mais, tandis que le sang se fige dans son cœur,
Tu rétrécis pour lui les plaines infinies;
Tu répètes sans fin pour lui les symphonies
Qui montent de l'abîme arctique vers les cieux;
Tu places le mirage allègre dans ses yeux:

Il voit le feu de camp où le cèdre s'embrase
Et la mort vient sur lui comme vient une extase.
Demain, sur le verglas scintillant d'un ciel clair,
La gloire d'une étoile envahira sa chair.

Non, tu n'es pas, ô vent du nord, un vent infâme:
Tu vis, et comme nous, tu possèdes une âme.
Comme un parfum de rose au temps du rosier vert,
Tu dispenses l'amour durant les mois d'hiver.

Car il vibre en ta voix un tel frisson de peine,
Que l'esprit faible oublie, en l'écoutant, sa haine,
Et durant ces longs mois où le jour est trop court,
Quand tu chantes, ton chant fait s'élargir l'amour.
Il redit la douleur indistincte des choses
Qui souffrent sous des cieux également moroses.
Nul mieux que toi ne sait l'horreur de rôder seul
Ou séparé de ceux qu'on aime; le linceul
Etendu par la glace entre le ciel et l'onde
Et le suaire épais des neiges sur le monde,
Les cris de désespoir de l'Arctique, l'appel
Poussé par la forêt que torture le gel,
Toute la nostalgie éparse de la terre
Pour le soleil, pour la chaleur, pour la lumière,
Pour l'eau, pour les ébats folâtres des troupeaux,
Et ton désir, jamais assouvi de repos,
Tout cela, dans ton chant soupire et se lamente,
Avec un tel émoi d'espérance démente,
Que nul n'en peut saisir toute la profondeur
Et que notre être faible en frissonne d'horreur.

Sans toi, l'amour disparaîtrait durant ces heures
Où l'hiver nous retient cloîtrés dans les demeures.
Le tête à tête pèse et devient obsédant
S'il ne plane sur lui quelque épouvantement.
Sans toi, l'amant serait bientôt las de l'amante;
Mais quand ta grande voix gronde dans la tourmente,
La peur unit les corps, l'effroi chasse l'ennui,
Le cœur sent la pitié chaude descendre en lui,
L'épaule ingénument recherche une autre épaul ,
La main transie, avec douceur, se tend et frôle
Une autre main, la chair est un ravissement;
La mère sur son sein réchauffe son enfant,
Et les époux, qu'avaient endurcis les années,
Ont retrouvé soudain leurs caresses fanées.
Le lit triste s'emplit des capiteux parfums
Que répandaient jadis les fleurs des soirs défunts;
Le nuage de l'heure ancienne se dissipe;
Et dans l'étreinte ardente où l'âme participe,
Comme le corps, parfois s'incrée un rédempteur.

Ah! si l'on te maudit, ô vent libérateur,
Qui chasses loin de nous la minute obsédante,
C'est qu'un désir secret de vengeance nous hante,
Et ce qu'on hait en toi, c'est le pardon qui vient.

Comme un vase imprégné des liqueurs qu'il contient,
O vent, dont j'aspirai souvent la violence,
Durant les jours fougueux de mon adolescence,

Je sens que, dans mon corps tordu de passions,
Tu te mêles au sang des générations!
Car mes aïeux, au cours de luttes séculaires,
Subirent tant de fois les coups de tes lanières,
Que ta rage puissante en pénétra leurs sens:
Nous sommes devenus frères depuis longtemps!

Car, de les voir toujours debout devant ta face,
Tu compris qu'ils étaient des créateurs de race,
Et par une magie étrange, tu donnas
La vigueur de ton souffle aux muscles de leurs bras!

Le double acharnement se poursuit dans mes veines,
Et quand je suis courbé sur quelques tâches vaines,
O vent, qui te prêtas tant de fois à mes jeux,
Que résonne en mon cœur ton appel orageux,
Je tiens autant de toi que d'eux ma violence,
Ma haine de l'obstacle et ma peur du silence,
Et, malgré tous les ans dont je me sens vieillir,
De préférer encor l'espoir au souvenir!

Hélas! la Ville a mis entre nous deux ses briques,
Et je ne comprends plus aussi bien tes cantiques,
Depuis que j'en subis le lâche apaisement.
L'effroi de la douleur s'infiltre lentement,
Chaque jour, dans ma chair de mollesse envahie,
Telle, entre les pavés, la fleur s'emplit de suie.
Je sens des lâchetés qui me rongent les nerfs,
Et ne retrouve plus qu'un charme de vieux airs
A tels mots glorieux qui m'insufflaient des fièvres;
Un sourire sceptique a rétréci mes lèvres,
Et je crains, quelquefois, qu'en m'éveillant, demain,
Je ne sente mon cœur devenu trop humain!

O vent, emporte-moi vers la grande Aventure.
Je veux boire la force âpre de la Nature,
Loin, par delà l'encerclement des horizons
Que souille la fumée étroite des maisons!
Je veux aller dormir parmi les cîmes blanches,
Sur un lit de frimas, de verglas et de branches,
Bercé par la rumeur de ta voix en courroux,
Et par le hurlement famélique des loups!

Le froid et le sommeil qui cloront mes paupières
Me donneront l'aspect immuable des pierres!
O rôdeur immortel qui vas depuis le temps,
Je ne subirai plus l'horreur ni les tourments
De l'âme enclose au sein d'un moule périssable;
J'oublierai que ma vie est moins qu'un grain de sable
Au sablier des ans chus dans l'Eternité!

Et quand viendront sur moi les vagues de clarté
Que l'aube brusquement roulera sur mon gîte,
Je secouerai l'amas de neige qui m'abrite;
Debout, je humerai l'atmosphère des monts,
Pour que sa force nette emplisse mes poumons,
Et, cambré sur le ciel que l'aurore incendie,
Je laisserai ma voix, comme ta poudrerie,
Descendre sur la plaine en rauques tourbillons,
Envelopper l'essaim maculé des maisons,
Afin que, dominant le bruit de son blasphème,
Je clame au monde veule, ô mon Vent, que je t'aime!

SOIR D'ETE A SAINT-DENIS DE BROMPTON

SOIR D'ÉTÉ

I

L'été qu'endormit la pluie,
Sur le sol frais-défriché,
Abrité d'herbe et de suie,
Gît de tout son long couché.

La nuit est venue à peine:
Même, à l'ouest, tout près du nord,
Le bas de sa robe traîne
Encore en des flaches d'or.

La brise, avec indolence,
Au-dessus des abattis,
Voltige dans le silence,
Comme une chauve-souris.

Sous les clartés opalines
Des astres levants, le lac
Se tend parmi les collines,
Tel qu'un immense hamac.

Ses lames, une par une,
Clapotent dans les roseaux
Et le reflet de la lune
Met sa neige sur les eaux.

Le blé nouveau lève, lève;
Le bruit que les feuilles font
Semble celui de la sève
Dans les semis du colon.

II

Un crapaud rôde dans l'herbe
En sauts gauches et nerveux,
Et son cri qui s'exacerbe
Est perçant comme ses yeux.

Sur le sol qui se biseaute
Et que recouvre le blé,
Ce poing de lépreux qui saute
Tout à coup s'est affalé.

Son œil glauque où se reflète
L'occident rousselé d'or,
S'agrandit d'un regard bête
Vers les cîmes de l'Orford.

Et la lune et le silence
Planent sur le blé croissant,
Pendant que, sans violence,
Le crapaud flûte son chant.

Au milieu des tiges grêles,
Le cou gonflé de venin,
Stupide, il bave sur elles,
En rabachant son refrain,

Son refrain qui monte et file,
Comme une fumée aux cieux,
Tandis qu'il gît, immobile,
La haine morte en ses yeux.

III

Fiançailles monstrueuses!
Sous le ciel étincelant,
La bave en bagues hideuses
Autour des tiges s'étend.

Le crapaud, soudain farouche,
Se contracte, puis, moins lourd,
Sautille vers une souche,
Pour s'y terrer jusqu'au jour.

Demain, avec la rosée,
Bave et sève s'uniront
Dans la lumière irisée
Où les blés onduleront.

IV

Et ma chair a frémi du frisson de l'injure,
En voyant cette bête abjecte, gauche, impure,
Traîner son ventre pustuleux parmi le blé
Qui sera l'aliment de mon corps accablé!

Et ma main s'est tendue, en quête d'une pierre,
Pour fermer à jamais la rugueuse paupière
Sur l'œil qui contempla les étoiles du ciel,
Tandis que, dégorgeant le venin et le fiel,
La gueule repoussante empoisonnait les tiges;
Et j'ai senti qu'en moi tournoyaient des vertiges
Au fond d'un cœur troublé que je n'ai jamais eu!

Mais mon poing s'est crispé dans le vide, et j'ai su
Que le symbole immense était dans la nature.
Ce venin du crapaud rôdeur, cette torture,

C'est la loi nécessaire à tout grandissement:
C'est le silence infâme ou le mot déprimant
Qui tombent sur le rêve altier pour qu'il s'exalte,
Et ne subisse pas la langueur de la halte;
C'est la tristesse d'un départ, pour qu'un retour
Egaye de nouveau nos cœurs, pour que l'amour,
Ayant subi l'assaut de l'absence et du doute,
Se retrouve soudain plus fort, plus riche, écoute
De longs sanglots de joie, en cascades, crouler
Sur toutes les douleurs dont on fut affolé;
C'est tout ce que la vie offre pour qu'on adore;
C'est la nuit qui transit l'être, pour que l'aurore
Mette un tressaillement sublime dans la chair,
Lorsque tout l'orient se vêt d'un matin clair!

V

Ah! je comprends, Seigneur, maintenant, que vous prîtes,
Comme symbole de votre Etre dans les rites,
Rien qu'un pain de froment,
Et que pour nourrir l'âme avide d'espérance,
Vous ayez conféré cette frêle apparence
A votre Sacrement!

C'est que Vous connaissez l'homme, né de la terre
A votre Verbe, et Vous voulez que le mystère
Ne l'éblouisse pas,
Et que le goût du pain qui sustente ses moelles,
Cèle l'éloignement terrible des étoiles,
Quand s'abrègent ses pas;

Car, Dieu, Vous ne voulez être parmi les hommes
Qu'un homme, consolant les faibles que nous sommes,
Et vous nous connaissez;
Vous savez que l'effroi dilate nos prunelles,
Quand nous songeons, craintifs, aux peines éternelles
Que valent nos péchés.

Vous sondez les esprits et savez leur faiblesse,
Combien le moindre faix est lourd, quand il nous blesse,
Et que le désespoir
Plane au-dessus de nous, comme un oiseau de proie
Dont l'aile immense fait, quand elle se déploie,
Un encerclement noir.

Vous savez que l'affront rétrécit notre vue,
Et nous fait quelquefois presque oublier la nue,
Quand nous en sommes las;
Et c'est pourquoi le blé se transmue en Hostie:
Car le blé qui grandit et mûrit sous la pluie,
La grêle et le frimas;

Le blé qui, par sa mort rend meilleure la vie,
A souffert, comme Vous, des baves de l'envie:
Les immondes crachats
Qu'injecte le crapaud, accroupi dans la boue,
C'est le trait infâmant que garde votre joue
Du baiser de Judas!

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

PRIERE

PRIERE

Au Bon Dieu Des Gens Frustes de
Chez-Nous.

C'est comme tous les miens, Seigneurs, que je vous prie.

Ayant la foi naïve et sans afféterie
De tous mes chers défunts que la mort a couchés
Sous des tertres herbus qu'ombragent les clochers,
Je suis resté comme eux un être fruste et rude,
Préférant à l'esprit raisonneur, l'habitude
De se mettre à genoux, le matin et le soir,
Pour vous conter sa peine ou dire son espoir;
Car, malgré les péchés dont je suis punissable,
J'espère, et crois toujours que, juge irrécusable,
Vous faites le partage et tenez compte aussi
De tous les éléments qui me rendent ainsi.

Et si je suis ainsi: voluptueux, morose,
Violent, orgueilleux, l'effet tient de la cause:
C'est que trop de splendeurs ont ébloui mes yeux,
Que vous m'avez fait naître au pays merveilleux,
Où le sol rivalise avec l'air, pour soumettre
La chair à toutes les épreuves, pour repaître
De toutes les grandeurs notre fragilité,
Pour affoler les sens et pour les exalter!
Car, si j'ai le désir inassouvi des nues,
C'est que le vent du nord a heurté mes chairs nues,
Que, dominant les cris du souvenir lassé,
De sa clameur immense il emplit mon passé;
Lorsque les voluptés s'ébattent dans mon être,
Comme des passereaux piaillant dans un hêtre,
Si je prête parfois l'oreille à leurs accords,
Et cède trop souvent aux instances du corps,
Des anges m'éloignant pour m'approcher des faunes,
C'est que tous les climats, c'est que toutes les zônes
Ont doté mon pays, pour m'offrir, tour à tour,
Des avrils de tendresse et des juillets d'amour;

Si le simple penser de l'obstacle me hante,
C'est que je suis issu d'une race puissante
Qui trouvait dans l'obstacle une raison d'agir,
L'abattant aussitôt qu'on le voyait surgir,
D'une race de forts parmi les forts, de braves
Qui ne surent jamais s'accommoder d'entraves,

Qui préféraient au joug doré du sol normand,
L'espoir et le mystère inoui d'Occident,
Avec tous les hasards et les mésaventures,
Détestant plus l'ennui que les peines futures,
Et qui même risquaient leur part d'éternité,
Pour prouver qu'ils n'avaient jamais rien redouté!

Je ne le sais que trop, Seigneur, que notre race
A semblé bien des fois mépriser votre grâce,
Qu'à nos rages, mêlant votre prénom divin,
Nous avons pris souvent vos attributs en vain,
Et nos blasphèmes ont monté vers votre Face:
Vous nous aviez fait forts et la force a l'audace,
Et nous avons péché par attrait du péril!

Car, pour nous qui narguons la souffrance, le gril
De l'enfer, rougissant sous des âmes damnées,
Est un plaisant spectacle à nos chairs basanées!
C'est un plaisir coupable, et dont on a joui,
De penser que la mort peut nous prendre aujourd'hui
Pour nous plonger au sein des flammes éternelles,
Et quand même d'avoir de la joie aux prunelles,
Sachant que nous n'avons qu'à prier pour avoir,
Et sembler satisfaits d'un incertain espoir!

Et tels sont bien ceux-là dont vous m'avez fait naître!
Héritiers de la force énorme de l'ancêtre,
Le remords n'est pour eux, dans leur témérité,
Qu'un autre souvenir de danger évité,

Rien qu'un défi de plus au mal qui nous entoure;
Et le remords devient un acte de bravoure,
Puisqu'on doit raffronter le monstre relâché!

Et dans son âme fruste, on remue un péché,
Comme ces bûcherons qui grattent leurs blessures,
Pour en renouveler les cuisantes morsures,
Et montrer que les maux sur eux sont impuissants!

Mais parce que, partout, nous sommes violents,
Il faut que votre grâce âpre nous violente:
Nous ne pouvons subir ceux dont la voix coulante
Nous dit mielleusement des mots consolateurs;
Ce qu'il nous faut, ce sont vos durs prédicateurs
Qui clament votre gloire immense et votre force!
Nous voulons qu'un frisson coure sur notre torse,
Quand nous imaginons votre Etre; nous voulons
—Comme on s'éloigne d'un danger à reculons,—
Sentir l'énormité des crimes où nous sommes,
Pour que nos repentirs soient des repentirs d'hommes!

Aussi, quand le pardon vient en nous, Dieu clément,
Et que l'on vous reçoit dans votre Sacrement,
On sent qu'un soir d'été s'éploie en sa poitrine,
Un soir calme où circule une brise marine,
Qui dissout l'amertume ancienne et la rancœur;
On a l'illusion d'avoir un autre cœur!

Votre présence est une allégresse physique,
Le sang qui bat la tempe est comme une musique

Lente, un accord de harpe au loin; le souvenir
Se mêle tendrement aux rêves d'avenir,
Au rêves de retour à la candeur première,
A l'innocence, à la douceur, à la lumière;
Et l'on vous voit, l'on vous parle, vous nous parlez,
Tout comme vous parliez aux pêcheurs assemblés
Autrefois sur les bords du lac Tibériade,
Et, gauche, l'on marie aux siens, la myriade
Des mots qu'on entendit et des mots qu'on a lus,
On entasse des mots vides et superflus;
Mais vous, qui connaissez les secrètes pensées,
Vous comprenez le sens de ces phrases usées,
Et combien l'on vous aime avec le cœur qu'on a!

Pendant que vibre encor l'écho des hosanna
Dont la chair tressaillit, l'ombre du sanctuaire,
Sur les péchés contrits s'étend comme un suaire,
Et la mort, qui sera bonne et douce pour nous,
S'approche lentement, nous prend sur ses genoux,
Nous nous accoutumons à son parfum de cendre...

Je ne suis qu'un enfant qui commence à comprendre,
Dont le pas est peu sûr encore et dont la voix
Ne sait pas exprimer ce que je sens et vois,
Qui croyant dire un mot d'amour, dit un blasphème,
Mais je suis votre fils, Seigneur, et je vous aime!
Et vous êtes toujours prêt à me pardonner.

Aussi, Seigneur, à vous, vous par qui je suis né,
Comme un enfant naïf qui puise dans un coffre,
Les jouets qu'il reçut de son père et les offre
Au même, dans un geste où saillit son amour,
Pour vous remercier d'avoir reçu le jour
Au pays montueux où les érables-franches (1)
Ont les cinq pointes des étoiles dans leurs branches,
Pour avoir mis en moi, Seigneur, un tel désir
Que la terre et les cieux ne peuvent l'assouvir,
Pour m'avoir fait une âme humaine, que lacère
Le fouet des passions, mais qui reste sincère;
Quand mon bras se détend sur l'obstacle maté,
Quand tremblent devant moi des horizons d'été,
Quand l'hiver me rabat une nue au visage,
Quand mes yeux sont emplis d'un fiévreux paysage,
Quand je suis provoqué, condamné, louangé,
J'offre toute la joie indistincte que j'ai!

(1) *L'auteur a accepté le genre féminin pour érable, parce que ce mot était autrefois féminin et l'est encore, pour le peuple. D'ailleurs, puisqu'on dit érable-plane, érable-bâtarde (cf. Provencher), on devrait pouvoir dire aussi "érable-franche" quand on parle de notre arbre.*

JANVIER – AOUT 1929.

TABLE DES POEMES

TABLE DES POEMES

Page

Dédicace 7
Préface 9
Le Cycle des Bois et des Champs—Liminaire 13

LA NAISSANCE DE LA CHANSON 17

"City-Hôtel". — Sur la Totrôde". — L'Arrivée. — Le Souper. — L'Abattage. — Le "Snobbage". — Dimanche après-midi. — Le Dégel. — La Débâcle. — L'Embâcle. — Dans le Brouillard. — Campement de nuit. — La Sortie. — Dernier couplet.

A L'OMBRE DE L'ORFORD 27

AU TEMPS: Des Clôtures. — De la Mise au Pacage. — Du Labour. — Du Dérochage. — Des Semences. — De l'Abatis. — De la Corvée. — De la Traite des Vaches. — Des Foins. — Des Récoltes. — De la Chasse. — Des Pommes de Terre. — Du Battage. — Des Boucheries.

Hymne au Vent du Nord 37
Soir d'été à Saint-Denis de Brompton 45
Prière au Bon Dieu des Gens frustes de chez-nous 53
Table des Poèmes 61

Des presses de "LA TRIBUNE",
Sherbrooke, Qué.

Achevé d'imprimer pour
ALFRED DesROCHERS,
le 30e jour d'Octobre

MCMXXIX

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 065594183